

Christophe Honoré, 34 ans, écrivain pour son père, mort, cinéaste «du côté» de sa mère, digère sa non-sélection à Cannes en poursuivant une œuvre tout en douceur.

Un art de famille

Une fille, à la porte du cinéma, se perd dans ses calculs mentaux : «C'est le cinéaste ? Il a l'air si jeune, si doux!» De fait, celui qui nous reçoit dans un appartement vers la gare de l'Est, lumineux mais guère spacieux, pourrait entrer par effraction dans n'importe quel resto universitaire. La douceur, qui revient aussi bien dans les titres de ses romans que dans la bouche des acteurs qu'il fait jouer au cinéma et au théâtre, impressionne. Christophe Honoré, réalisateur de *Ma mère*, adaptation-possession du roman de Georges Bataille, garde une allure d'un fils qu'aucun début de barbe, aucune fatigue (il répète deux pièces de théâtre, fait la promo du film, et gère sa déception d'avoir *in extremis* été débouté de la compétition cannoise) ne parvient à abîmer. Sa jeunesse de traits ne relève pas de l'insouciance mais d'une idée esthétique de l'adolescence, mélange d'excès et de gravité. Lui se répartit plus qu'il ne se définit : «Je suis un jeune cinéaste et un vieil écrivain.» Qui a frénétiquement signé, en huit ans, trois romans, dix livres de littérature enfantine, trois pièces de théâtre, un téléfilm (interdit de diffusion), quelques scénarios (pour Limosin, Morel) et deux films. En faisant circuler souterrainement les mêmes images obsédantes : des enfants égarés dans les dunes en pleine crise lyrique, des filles mères un peu veuves joyeuses sur les bords qui redeviennent femmes dans un plaisir presque cannibale, des frères unis dans la transgression, des mecs pédés qui décident malgré tout de s'assumer comme des pères. Ces personnages modernes et ancestraux à la fois butent toujours contre des cadavres. Au fur et à mesure que sa production s'étoffe, on devine une sorte de rangement inconscient, façon Honoré de Balzac : les films ont pour héroïne les mères, les livres ont la voix des fils, les pièces de théâtre sont du côté des amants. Et le père ? «Mon père est mort au tout début de la rentrée de seconde.» C'est le commencement, pas la fin. Le début de sa vie romanesque. Avec la mort de son père naît la certitude qu'il n'aura plus à endosser le rôle trop tôt taillé sur mesure du fils modèle d'un prothésiste dentaire de province et d'une mère au foyer, fille d'artisan, dans un bled de Bretagne de 3500 habitants. Le vieil écrivain et le jeune cinéaste sont nés jumeaux au jour de cette mort vécue comme «un appel d'air». Pas seulement parce que l'absence de père inventait une adolescence lâchée dans la nature, désormais sans autorité, mais plutôt par fidélité pour un père qui aurait voulu écrire : «Je me suis construit dans l'idée d'une singularité,



qu'il soit fier de moi mais d'une manière autrement plus radicale que celle du fils modèle. Le Honoré écrivain est ancien, orphelin, puisque mon écriture vient toujours cogner contre les morts. L'écriture est du côté de mon père mort. J'endosse le reproche d'immaturité : c'est une idée puérile que de se servir de l'écriture pour créer des fantômes. Mais c'est la mienne.» Son désir de cinéma, au contraire, est du côté de la persévérance, de sa mère vivante. De souche nantaise, elle finit chez lui par se confondre avec la Lola de Jacques Demy, cinéaste pour lequel il connut une passion fétichiste. Fassbinder, Pasolini, Visconti lui donnent le goût de la beauté cruelle. «En tombant vers 11 ans sur les *Damnés de Visconti*, j'ai eu le sentiment très fort qu'il y avait un danger à voir certains films.»

Christophe Honoré en 5 dates

10 avril 1970
Naissance à Rostrenen (Côtes-d'Armor).
9 novembre 1985
Mort de son père.
1997
Tout contre Léo (Ecole des loisirs) et *Infamille* (Éditions de l'Olivier).
2002
17 fois Cécile Cassard à Cannes; *Scareborough* (Éditions de l'Olivier).
19 mai 2004
Sortie de *Ma mère*.

Les films de Truffaut lui donnent la vocation de réalisateur. Comme son maître, il n'envisage la chose que de façon autodidacte. Les années de fac rennaise sont noires : «On nous avait inculqué l'idée que l'on allait tous être chômeur.» Bien qu'inscrit en fac de lettres, il se lève à 13 heures, voit trois films par jour, se saoult d'alcool, de sexe (fille, garçon), de pop anglaise et des lectures de Blanchot, Bataille, Guibert, Daney. Ses amis montés à Paris faire Sciences-Po n'osent plus lui demander où en sont ses projets. Il finit par rejoindre la capitale à 23 ans, connaît l'expérience humiliante du stage pour une pub. «Je suis rentré avec mon paquet de Nescafé, c'était minable. J'en pleurais.» Pour se sauver, il écrit un livre pour la jeu-

nesse, *Tout contre Léo*, qu'il envoie à l'écrivain et editrice Geneviève Brisac : «C'était vivant, radical, sans concession. Il écrivait avec des images. Il jouait d'un humour qui, allié à la morbidité, établissait des liens forts entre les enfants et les adultes.» Au même moment, il entre aux *Cahiers du cinéma* et couche un premier roman qui fait rimer «infamille» avec «famille». Pour Olivier Cohen, son éditeur à L'Olivier, «*Infamille* avait une grâce, une évidence. Son style n'est jamais laborieux, il donnait l'apparence d'une absence d'effort, un peu comme un gymnaste. Pourtant, je sais que ça lui coûte beaucoup». Il met dans son écriture des éléments biographiques mais que la fiction architecture différemment. L'autofiction ne l'intéresse pas comme projet, ni littéraire ni cinématographique.

Ce sont ses livres pour enfants qui le mènent vers le cinéma («on m'a d'abord proposé de les adapter, puis de travailler à des scénarios»). En tournant *17 fois Cécile Cassard*, il prend conscience qu'il est également écrivain, qu'il n'y a pas de hiérarchie entre les arts, qu'il a cette chance de rejoindre la famille des impurs.

«Cette place à la croisée des arts est sa grande force, la source de sa grande détermination», estime Gaël Morel pour qui Honoré a coécrit le scénario du *Clan*. Celui que Morel décrit comme ayant «un sens très aigu de la fratrie» passe aujourd'hui par Georges Bataille pour se poser la question du fils. «Ma mère est inquiète, au point de me demander si j'avais eu du désir pour elle étant gamin. J'ai louvoyé : c'est une fiction, avec Isabelle Huppert. J'avais une passion amoureuse pour ma mère avant la mort de mon père. J'aurais voulu que son destin bascule dans l'exceptionnel et non pas dans le raisonnable, que, telle Cécile Cassard, elle nous abandonne mes frères et moi.»

Provocation ? «Ce n'est jamais un provocateur», précise Olivier Cohen. Et, sans doute, Christophe Honoré, qui vote régulièrement PCF au premier tour, est-il animé profondément par une vision neuve de la famille ex-nucléaire et aujourd'hui élective. «Dans la série des *Anton* que j'écris pour la jeunesse, j'ai créé un personnage de père écrivain qui élève son fils seul, mais dont on comprend qu'il tombe régulièrement amoureux de garçons. Assumer mon homosexualité ne m'interdit en

rien le droit de revendiquer le droit et le désir de paternité. J'essaie en ce moment d'avoir un enfant.» Le cinéma, la littérature, le théâtre, ces horizons sociaux ne lui apparaissent plus comme synonymes du bonheur. «Si le garçon dont je suis amoureux depuis deux ans pouvait un petit peu se décider à l'être aussi, j'aurais l'impression de réussir ma vie.»

PHILIPPE AZOURY
photo RICHARD DUMAS